L'Humanité Intégrale

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

Abonnement annuel : 5 francs (Prix unique)

2e ANNÉE. — N° 5 MAI 1897

SOMMAIRE

DE L'IDÉE SURVITALISTE

Ayant appris par un journal de Marseille le plein succès de la conférence de notre ami Marius George au *Cercle moderne,* nous l'avons prié de vouloir bien faire profiter nos lecteurs de quelques nouvelles pages empruntées à la première partie. (Voir *Le Radical,* de Marseille, du 4 Mai).

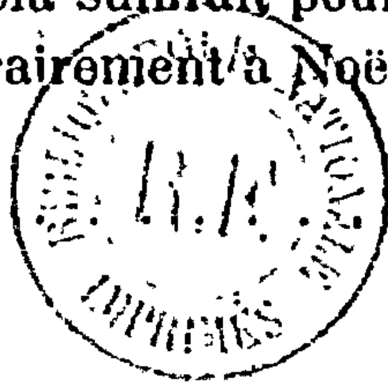
Citoyennes, Citoyens,

Le tapage retentissant qu'a soulevé autour de lui le phénomène d'outre-tombe à l'occasion de la dernière pièce de Victorien Sardou, me permettra de ne pas trop insister, de ne pas trop retenir votre attention par le menu détail des faits d'expérimentations, recueillis déjà par centaines et par milliers ; faits, non pas simplement probants, hypothétiques, mais absolument prouvés, et d'après lesquels il est aussi avéré que les morts vivent, que les morts se communiquent, qu'il est d'évidence qu'il fait jour en plein midi.

Ho! je prévois l'objection. Plusieurs d'entre vous, sans doute, se diront en eux-mêmes : nous en connaissons pas mal de ces faits que vous dites exister par centaines et par milliers, et nous avons pu nous assurer de la preuve que la présence des trépassés n'était nullement indispensable à leur production.

Soit, je vous l'accorde ; je concèderai même que les trois quarts, les neuf dixièmes, si l'on veut, des manifestations tenues jusqu'ici pour véridiques et authentiques, peuvent être, à la rigueur, discutées, ou expliquées, les unes, par le magnétisme, l'hypnotisme, le dédoublement, l'auto-suggestion, le sub-conscient ou autres muscles craqueurs, et les autres, par la supercherie. N'existât-il dans le monde entier qu'un seul fait indéniablement acquis à la certitude, qu'un seul mort surpris en flagrant délit d'existence, que cela suffirait pour affirmer hautement que tous les morts vivent, la nature, contrairement à Noël et Chapsal, ne comportant pas d'exception.

. . . .



Vous avez pu lire ou entendre dire que le grand naturaliste Cuvier, à l'aide de quelque ancien vestige, de quelque vieille loque animale, tibia, crâne, fémur, ou de tout autre éclat d'un fossile quelconque, se chargeait de reconstituer dans son intégralité, le squelette auquel le dit éclat avait appartenu.

Et bien de même, grâce à cet autre vestige humain, à cet autre éclat d'immortalité qui a nom le fait, qui a nom survivance, il est déjà permis de considérer comme possible, non seulement la reconstitution intégrale de la genèse de l'être humain, mais la genèse aussi de l'humanité entière et celle peut-être même de l'univers entier.

Tout est dans tout, a dit Jacotot en un éclair de génie. Il serait difficile de dire plus grand en moins de mots. Comme le gland est tout le chêne, comme le grain de blé est tout l'épi, le fœtus lui aussi est tout l'homme, et l'homme, toute l'humanité. Et, pareillement, je le répète, une seule voix aimée de la tombe, perçue sous forme de table parlante, ou de coups frappés, ou tout autrement, atteste, par là même, que pour tous les humains la mort n'est qu'un mot.

La mort n'étant qu'un mot, et la vie se poursuivant dans l'au-delà après la dispersion moléculaire de cet éphémère, qui est le corps, nulle raison ne s'oppose à ce qu'elle ait pu tout aussi bien subsister et préexister dans l'en-deçà avant l'assemblage moléculaire de ce même corps.

Ici, par son importance, la question vaudrait et exigerait d'être creusée à fond. Toutefois prendrai-je bien garde que ce fond, bien que je ne puisse que l'effleurer, ne soit pas un plongeon dans la métaphysique.

Je suis bien trop de l'avis de Voltaire. S'il arrive, disait Voltaire — en substance sinon à la lettre — que deux personnes discutent entre elles, et que l'une des deux, celle qui écoute, ne comprenne plus celle qui parle, et que celle qui parle ne se comprenne plus elle-même, là commence la métaphysique.

Vais-je donc m'efforcer de nous éviter, à vous et à moi, une telle déplaisante posture.

D'ailleurs, les diverses façons d'envisager le mystérieux pourquoi de la vie et le non moins mystérieux inconnu qui la précède et la suit, ne se présentent pas en foule comme on serait porté à le penser. Trois méthodes seulement, ni plus ni moins, suffisent à les exprimer et les résumer :

La méthode miraculiste.

La méthode néantiste.

La méthode réincarnationniste.

La justification raisonnée de ces trois méthodes ayant déjà paru dans les colonnes de la *Revue Immortaliste*, à laquelle l'*Humanité Intégrale* fait suite, me bornerai-je à les indiquer sous leurs trois grands aspects.

D'après la première, la méthode miraculiste, qui remonte par son origine au plus lointain passé des âges enfants, et dont tous les systèmes religieux s'inspirent encore, la vie, en tant que manifestation individuelle de l'être, n'aurait

pas eu de *veille* et pourtant elle aurait un *lendemain*, en ce sens que débutant par le berceau elle survivrait à la tombe.

D'après la deuxième, la méthode néantiste, chère à la plupart des écoles matérialistes ; — Je dis, la plupart, et non toutes, et en ce qui me concerne, même après la preuve désormais certaine qu'à la mort la vie se poursuit, je n'en continue pas moins, pour ce qui est de la matière et de la vie, à ne pas les séparer l'une de l'autre, à ne pas les concevoir l'une sans l'autre. D'après cette méthode, dis-je, il n'y aurait ni veille ni lendemain, et la vie irait se déroulant, éphémère, sans pourquoi ni comment, de l'état fœtus à l'état cadavre.

Enfin d'après la méthode réincarnationniste, ou pluralité des existences, il y aurait eu veille et il y aurait aussi lendemain, nous aurions été avant de naître et nous serions encore après la mort.

A part l'incontestable avantage d'être corroborée par le phénomène, cette dernière donnée a cet autre inappréciable mérite de faire la lumière sur un bien plus grand nombre d'inconnues, de résoudre un bien plus grand nombre de pourquoi, et de permettre ainsi à l'humanité de marcher un peu moins à tâtons dans l'obscur labyrinthe de sa destinée.

Que sommes-nous ? d'où venons-nous ? où allons-nous ? se demandait d'intervalle en intervalle le penseur méditatif, et l'écho toujours répondait : mystère ! Pourquoi, énigme non moins troublante, dans la même famille, sous les mêmes soins et la sollicitude de bons parents, tel enfant se montre-t-il *naturellement* intelligent, tel autre *naturellement* borné, tel affectueux et bon, tel autre indifférent et vicieux ?

Préexistence ! répond le fait, répondent les trépassés. Et voilà, soudain, que tout s'éclaire, et qu'il est à la portée d'un enfant, à l'aide de cette clé magique, de s'expliquer tels problèmes de la destinée demeurés inaccessibles jusqu'ici à l'élite des savants.

. . . .

« Tous les élèves de mon école, pourrait ajouter le même enfant sont obligés « de travailler pour apprendre. Du plus petit, qui connaît à peine ses lettres, au « plus grand, qui lit couramment, aucun ne sait que ce qu'il se donne la peine « d'étudier.

« Le maître d'école, un bien brave homme, prodigue les mêmes soins à tous « ses élèves, il les guide, il les renseigne, il fait ce qu'il peut ; mais ce qu'il ne « peut faire, paraît-il, c'est d'apprendre pour le compte de celui qui ne veut rien « faire. C'est pourquoi il ne cesse de nous répéter : travaillez, travaillez ! »

Le mot révélateur, le voilà, c'est le travail. C'est par lui que l'enfant s'élève et conquiert ses grades, qu'il passe de la classe élémentaire à la primaire, de l'inférieure à la supérieure, ne transportant jamais d'une classe à l'autre que le bagage intellectuel et moral dont il a su s'approvisionner.

L'enfant, qui sait cela, et qui sait qu'on meurt pour renaître, a bientôt fait de

comparer la vie en elle-même à une école où l'on apprend toujours, et la période d'existence qu'il parcourt, à une classe particulière où chaque élève, autrement dit tout nouveau-né, arrive également muni d'un savoir que nul autre que lui ne se donna la peine d'emmagasiner et d'accumuler en son jeune cerveau.

C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, qu'en présence d'un Jacques Inaudi qui tout bambin encore, ne sachant ni lire ni écrire, ne connaissant pas même les chiffres, émerveillait déjà les membres de la Société d'Anthropologie de Paris par la facilité avec laquelle il se jouait des difficultés du calcul, il n'est pas irrationnel de penser que cette facilité n'était qu'un réveil chez lui. Et puisque, de son propre aveu, l'enfant n'avait nulle souvenance d'avoir jamais appris à calculer, c'est donc qu'il avait apporté en naissant ce talent jadis conquis par lui.

Pourquoi, dira-t-on peut-être du côté des phrénologistes, remonter si haut, quand il est à la portée d'un aveugle de chercher et de palper la bosse révélatrice ?

Il se peut très bien, et je le crois, que telles précoces aptitudes, telles tendances morales ou intellectuelles plus ou moins accusées, se manifestent, dès le jeune âge, sous forme de lignes ou de bosses spéciales ; toutefois, là où un abîme sépare les réincarnationnistes de Messieurs les savants phrénologistes, c'est lorsque ces derniers, à l'aspect de ces divers signes, qui ne sont eux-mêmes que des *effets,* prononcent le mot trompeur de *causes.*

Ce n'est pas le nez trop rouge qui est la cause que l'homme boit trop, c'est le trop boire qui fait le nez trop rouge.

Sans quoi la vie ne serait plus que l'une des pires formes du hasard et de la loterie si c'était elle, la nature, qui, dès la naissance, et au petit bonheur, à l'aide de signes quelconques, stigmatisât les uns et glorifiât les autres.

Combien plus rationnelle la théorie de mon petit écolier de tout à l'heure d'après laquelle lignes et bosses étant notre œuvre propre, il dépendrait de la libre volonté de chacun d'effacer par la persévérance et l'incessant effort, telle bosse défectueuse, telle ligne fausse, pour y substituer tel autre signe vrai, bon et durable ; d'après laquelle encore, aussi bien dans le domaine de l'art musical que dans le domaine des chiffres et qu'en toutes les autres branches du savoir : nul ne sait que ce qu'il a appris.

Mais, alors, ai-je entendu répéter pour le moins cent fois : S'il est vrai que nous ayons tous tant que nous sommes traversé un nombre incalculable de fois la présente phase assombrie de l'existence, d'où vient chez tous cette absence complète de souvenir ?

D'abord, elle est bien plutôt apparente qu'effective et réelle, cette absence de souvenir. Il n'est pas exact, allant au fond des choses, de dire, en parlant du souvenir, qu'il est tout entier et *exclusivement* localisé dans cette faculté mystérieuse appelée mémoire ; il est encore, et il est surtout, gravé de façon indélébile en chacun de nos organes, sous forme d'instinct, ce guide infaillible des sens.

Un petit être humain naît, et tout aussitôt tète. C'est évidemment la preuve

— nul ne sachant que ce qu'il a appris — que cette habile manœuvre de pompe aspirante lui est dès longtemps familière. Ce dès longtemps porte même si loin, qu'il savait déjà, le petit être humain, comment s'y prendre pour téter alors qu'il n'était encore qu'un petit être animal.

C'est assez dire, par ces derniers mots, que pour les convaincus des vies successives, animaux et hommes ne cesseraient d'être d'origine et de destinée identiquement égales; il n'existerait entre eux ni soubresaut, ni interruption, mais simplement graduation.

Qu'il s'agisse, partant, des qualités instinctives chez l'animal où des facultés innées chez l'homme, il n'est pas de façon plus rationnelle de se les expliquer que de se les représenter comme les effets successifs d'une accumulation inimaginablement longue d'essais et de conquêtes, de degrés *individuels*, lentement et douloureusement franchis.

Voilà comme quoi se trouve une fois de plus confirmée la conclusion du bon maître d'école, à savoir, que de l'animalcule à l'homme, que de l'un à l'autre bout de la vie, le travail, sans nulle exception, demeure l'unique instrument de salut.

Et le salut, de par son acception philosophique, étant synonyme de robustesse et de « santé » de l'âme, bien à plaindre, par suite, qui ne sait être un peu plus vibrant de jeunesse à trente ans qu'à vingt, à quarante qu'à trente, à cinquante qu'à quarante, et ainsi jusqu'au bout. La fontaine de Jouvence n'est une conception chimérique que si l'on persiste à ne voir en elle qu'une vertu propre à protéger le corps contre la rouille des ans. Il suffit, pour qu'elle devienne éclatante de réalité, qu'elle soit l'expression et le symbole du rajeunissement de l'âme. Qu'importent les rides du corps, si pendant que les années les creusent, l'être interne, l'être pensant et survivant, sait utiliser ces mêmes années à effacer chez lui les stigmates des attractions inférieures et les rides des préjugés séculaires. Vienne la mort, et, dégagé de ses mailles, il saura se montrer d'autant plus allègre, d'autant plus vaillant et rajeuni, que plus vieilli et plissé par l'usure et le labeur aura été le corps.

Que nous sommes donc loin, citoyennes et citoyens, de cette exclamation sacrilège — bien qu'évangélique — *Beati pauperes spiritu!*

Ces trois mots de lèse-progrès n'ont pas seulement pour effet d'atrophier l'intelligence, ils dessèchent aussi le cœur. Pour qui, travailler pour le paradis, ce rendez-vous odieux d'égoïste béatitude, pour qui, aimer Dieu au-dessus de tout amour est le premier devoir, aimer Dieu *exclusivement* devient un devoir plus impérieux encore. Et c'est ainsi que dans certains cloîtres on se reprocherait comme d'une souillure, de distraire une parcelle de cet amour, pour un père, une mère, l'humanité.

Quand, à la fin, comprendra-t-on que la foi qui sauve est celle qui éclaire au lieu de fanatiser, et que l'amour le plus divin c'est l'amour humain.

Il est sûrement un Sauveur, un Rédempteur, mais ce n'est ni Bouddha,

Jésus, ni Moïse, ni un Dieu, ni un homme, c'est l'EFFORT. Il n'est pas d'autre christ. Du plus bas degré de l'abjection à l'inaccessible sommet de l'idéalité tout se conquiert, rien ne se donne. Bonté, savoir, moralité, liberté, esprit de sacrifice et de dévouement, il n'est aucune de ces fleurs, aux délicats et suaves parfums, qui ne soit éclose sur les mêmes terrains, jadis insalubres et incultes, où croissaient ces autres fleurs de l'ombre, aux senteurs nauséabondes, l'ignorance, la débauche, l'hypocrisie et la dureté de cœur.

Et s'il est vrai, selon une légende japonaise, commentée par Marc Guyau en son beau livre l'*Irréligion de l'avenir*, que les graines de la science soient noires et piquantes, non moins hérissés et épineux sont les germes du bien. Ceux qui vont répétant, machinalement, que le libre-arbitre, la conscience, la raison, sont des dons de Dieu, auraient tôt fait de changer de langage s'ils s'avisaient simplement de se prendre « corps-à-corps » avec une seule de leurs mauvaises tendances. Peut-être bien parviendraient-ils à la terrasser et à demeurer vainqueurs, mais non sans lutte grande, sans effort douloureux et sans que la plaie saignante de l'habitude ne mît longtemps à se cicatriser.

Il est un rêve, dû à la plume du même maître écrivain Marc Guyau, par lequel vous voudrez bien me permettre de terminer la première partie de ce rapide exposé. Qu'il ait été rêvé ou imaginé, il n'est pas mauvais d'opposer le souffle d'humaine solidarité qui s'en dégage à la doctrine anti-fraternelle et corruptrice du *sauve-qui-peut individuel*.

« Une nuit — quelque ange ou quelque séraphin m'avait-il pris sur son aile « pour m'emporter au paradis de l'évangile auprès du « créateur » ? Je me sen- « tais planer dans les cieux, au-dessus de la terre. A mesure que je m'élevais « j'entendais monter de la terre vers moi une longue et triste rumeur, semblable « à la chanson monotone des torrents qui s'entend du haut des montagnes, dans « le silence des sommets. Mais cette fois je distinguai des voix humaines : « c'étaient des sanglots mêlés d'actions de grâce, des gémissements entrecou- « pés de bénédictions, c'étaient des supplications désolées, les soupirs de poi- « trines mourantes qui s'exhalaient avec de l'encens ; et tout cela se fondait en « une seule voix immense, en une si déchirante symphonie que mon cœur se « gonfla de pitié ; le ciel m'en parut obscurci, et je ne vis plus le soleil ni la « gaieté de l'univers. Je me tournai vers celui qui m'accompagnait. « N'entendez- « vous pas », lui dis-je. L'ange me regarda d'un visage serein et paisible : « Ce « sont, dit-il, les prières des hommes qui de la terre montent vers Dieu ! » « Pendant qu'il parlait, son aile brillait au soleil ; mais elle me parut toute noire « et pleine d'horreur. « Comme je fondrais en larmes si j'étais ce Dieu ! » « m'écriai-je, et je me mis à pleurer comme un enfant. Je lâchai la main de « l'ange, et je me laissai retomber sur la terre, pensant qu'il restait en moi trop « d'humanité pour que je pusse vivre heureux au ciel. »

MARIUS GEORGE.

RELIGION DE L'AVENIR

Il me semble que ce titre exige une explication immédiate. Il y a, malheureusement, certains mots qui ont la propriété d'attirer, sinon l'orage, du moins de jeter un certain trouble dans les esprits. Dieu, religion, socialisme, athéisme, spiritisme, etc., sont de ce nombre. Ainsi, à la pensée d'une religion, il semble que s'attache forcément l'idée d'une foi imposée ; *inde iræ!* Il est incontestable que toutes les religions ont été intentionnellement entourées d'obscurités ; que pour en faire une arme à deux tranchants, leurs vérités relatives ont été couvertes d'un voile ; que pour asservir les hommes, les religions ont été un instrument de domination par excellence. Vu sous cette face, le mot religion est devenu odieux à la génération nouvelle. Et cependant par la puissance lumineuse de la science : Dieu, religion, socialisme, athéisme, spiritisme, doivent, par une conception plus nette des antithèses (1), rentrer en grâce dans l'esprit du monde moderne.

La religion de l'avenir sera, en tout, contraire à ce qu'ont été les religions du vieux monde. Au lieu de tendre à l'obscurité, elle s'appliquera à tout expliquer, en s'appuyant sur les phénomènes que nous offre la nature, sous ses formes les plus élémentaires. Au lieu de chercher à asservir les consciences, par l'obscurité ou la violence, elle captivera la raison par sa logique ; et en ouvrant à l'intelligence de nouveaux horizons, elle enthousiasmera les esprits, par la justesse de ses vérités.

***

Des principes de 89 est sorti l'esprit nouveau ; de l'esprit nouveau découle la religion de l'avenir. Comprise dans ce sens, il lui sera facile de triompher ; puisqu'elle est le flambeau, qui, depuis plus d'un siècle, illumine, dans le monde entier, l'esprit de la génération nouvelle ; en lui faisant entrevoir la voie qui doit la conduire à sa rénovation mentale, morale et sociale. Idéal, pressenti, mais non défini, sous le nom de socialisme ! La question morale et la question sociale, sont tellement liées entre elles, qu'elles ne peuvent se résoudre que l'une par l'autre. La progression sociale est toujours au niveau de la valeur morale des hommes. Cette valeur morale est relative à l'idée courante sur le comment et le pourquoi de la vie. Il importe donc de savoir : si l'être qui est sur cette terre la plus

(1) *Dieu* est, par sa nature même, la négation du principe d'égalité ; la justice absolue est donc son antithèse. Les *religions* sont toutes faites d'obscurité et de mystère ; la science, qui illumine le monde, en est l'antithèse. Le *socialisme*, qui tend à la destruction de la vieille société, a la rénovation mentale et morale pour antithèse. L'*athéisme*, négation d'un *Dieu unique*, a la divinité du nombre comme antithèse. Le *spiritisme*, force inconnue, est un *double* fil électrique et magnétique qui relie le ciel et la terre. — S. D.

haute personnification du progrès, *a acquis ce droit* dans des existences antérieures de luttes et de souffrances, par la liberté d'être et l'égalité de devenir ? Ou, si au contraire, tout est le résultat du hasard, ou de la fatalité ; parce que tout serait soumis à l'absorption finale d'une force aveugle et brutale ; ou tout au moins condamné à subir *une servitude éternelle?* En d'autres termes : la constitution de la nature universelle est-elle démocratique ou autocratique ? S'il n'existe qu'*une cause*, nous sommes sous la puissance asservissante d'une autorité absolue, spirituelle ou matérielle. S'il existe *deux causes*, nous sommes régis par une puissance *législative et émancipatrice*, par l'évolution harmonique des deux causes génératrices. Toutes les religions du vieux monde, ignorantes des véritables principes souverains sur lesquels repose l'ordre de la double nature physique et morale, sont destinées à disparaître, au même titre que les doctrines matérialistes. Puisque toutes sont l'opposé de l'*idéal* de 89 !

Nous comprenons pourquoi notre révolution, qui est appelée à s'étendre sur une grande partie des branches de la science, rencontre une si grande résistance de la part du monde officiel. C'est que, tous nos dirigeants, imbus du principe autoritaire, ont bien compris, que du jour où l'on toucherait à cette idole du vieux monde, tout s'écroulerait, tout serait à refaire sur des principes nouveaux. Attendons-nous donc à des résistances désespérées.

***

Voilà 50 ans que nous assistons au piétinement du socialisme. Nous avons vu passer : Louis Blanc, Victor Considérant, Cabet, Proudhon, et bien d'autres depuis, sans qu'aucune doctrine soit parvenue à subjuguer le bon sens des masses. C'est que l'homme est presque toujours guidé par son intérêt personnel ; son impulsion la plus impérieuse est donc l'égoïsme. En espérer la suppression est un rêve, qui a traversé les siècles et hanté tous les moralistes, sans grand succès. Et cependant, le progrès moral et social ne peut se faire que sous la pression d'un sentiment de fraternité, imposé par les étreintes de la solidarité. Cette transformation mentale ne peut se faire que sous la force d'une conviction profonde, qu'en s'occupant de l'intérêt des faibles, qu'en prenant en pitié les inférieurs de toutes les catégories, qu'en s'efforçant à soulager les affligés, l'homme travaillait sûrement à son bonheur *à venir !*

J'ai tout lieu de croire : qu'une étude approfondie sur les antithèses, les contrastes et les contradictions, doit être la voie ouverte à bien des mystères. Ce que nous considérons comme un grand mal, peut, par une exception plus profonde, devenir un agent du bien, et *vice versa !*

Ainsi, prenons l'égoïsme, qui est la plus grande plaie sociale, puisqu'il est le signe par excellence, pour caractériser l'état de décomposition sociale. Cependant l'égoïsme est une des forces que nous fournit la nature morale. L'amour de soi est une émanation inhérente à l'individu même. C'est une impulsion qui veille

au salut de la vie matérielle de chacun, sur cette terre où tout est prêt à devenir la proie de la *violence*, sous ses formes les plus élémentaires. Eh bien, du jour où notre intelligence sera assez éclairée pour être convaincue, qu'en vertu de la loi des contrastes, sans laquelle rien ne serait, mort et survie sont les deux faces d'une même chose, que nous nommons : transformation, progrès; notre raison nous obligera d'être altruistes ! C'est alors, seulement, que deviendront résolubles les questions morales et sociales. Le danger que court la société tient à notre ignorance sur la nature de ce que nous nommons : le hasard de la naissance et des milieux où l'on est appelé à vivre ; de la fatalité des descendances, et aussi des contacts. Dans l'état actuel de la société moderne, assoiffée de justice et d'égalité, de liberté et de progrès, la certitude d'un au-delà est le seul fait capable de réaliser l'idéal, dans ce qu'il a de plus divin. La persistance de la vie est la seule force morale capable de faire obstacle à un retour aux violences des désabusés, dont est menacée la société entière. Il faut donc que sur des données, plus rationnelles et plus fécondes que toutes celles émises, viennent se greffer des faits tangibles irrécusables, donnant des preuves positives de la *survie!*

Pour cela, il suffira de substituer à l'hypothèse incompréhensible d'*une seule cause,* créant par son obscurité la foi au surnaturel, aux miracles, l'hypothèse on ne peut plus naturelle de deux causes d'analogies contraires. Dualité sexuelle, capable de produire les trois puissances vitales, que nous nommons électrique, magnétique, psychique, formant les trois séries ascendantes de la vie élémentaire, sensitive, intelligente ; lesquelles ont pour puissances suprêmes : l'équilibre, l'harmonie et la justice. Idéal bien supérieur au déisme du vieux monde. Du moment que cet idéal, susceptible de démonstrations, peut se transformer en réalité.

Equilibre, harmonie, justice, sont les trois puissances inhérentes à la nature de l'être en possession d'une double constitution organique physique et morale; c'est l'homme, être fini, ce qui le distingue de l'animal, être non fini. Tandis que l'autorité, la liberté et le progrès, sont des droits que l'on conquiert et que l'on acquiert, par la lutte et la souffrance, par la science et l'expérience. L'être qui arrive à avoir conscience de la valeur de ces trois puissances en est, lui-même, la personnification vivante; en raison de la persistance de son évolution progressive à travers la pluralité des mondes, de natures ascendantes.

***

Dans l'humanité il y a trois séries : l'humanité inhumaine, l'humanité humaine et l'humanité mi-divine. De même qu'il existe : une divinité mi-humaine, une divinité divine et une divinité supra-divine. Le but final de l'humanité est la divinité, considérée comme l'échelon supérieur aux séries ascendantes de l'humanité. Au même titre, notre humanité se trouve être la cause finale de

l'animalité. Si la religion de l'avenir supprime le déisme du vieux monde autocratique, l'esprit rationnel de la société moderne s'accordera vite avec l'idée de divinités, dont les séries ascendantes planent d'une hauteur immensurable au-dessus de la série des humanités. Ainsi que l'a dit Danton : « On ne détruit que ce que l'on remplace. » Nous ajouterons : « A la condition que le nouveau soit supérieur à l'ancien ! »

Nous ne voyons pas quel profit moral a pu tirer l'humanité de mettre Dieu au commencement des choses (au lieu de le placer aux faîtes) en le rendant, par ce procédé, responsable de toutes les cruautés inhérentes aux degrés inférieurs de l'existence physique, de toutes les iniquités et les misères relatives à la valeur morale de cette terre. Mais ce que nous constatons, c'est une décadence inéluctable, lente, mais sûre, de toutes les religions déistes. Puis un mouvement, de plus en plus accentué, en faveur du problème de la survivance.

Malgré tous les efforts des siècles accumulés, pour faire accepter une unité de vue sur la notion de Dieu, l'homme éclairé persistera plus que jamais, à conserver son libre arbitre sur l'idée de Dieu. Car vouloir endiguer le domaine de l'idéal, sous la forme d'une notion déiste, serait-ce la plus sublime de toutes les conceptions, est une erreur que nous a léguée le vieux monde. Sur cette terre, d'ordre inférieur, la notion exacte de Dieu, est, et restera, du domaine de l'idéal pur. Tandis que la notion de l'âme et de son immortalité par sa nature objective est du domaine de la science expérimentale. En unissant, ainsi qu'on la fait, la question de Dieu et celle de l'immortalité, l'on devait rester *muré dans le doute*, aussi pernicieux au progrès moral de l'homme, *que la foi aveugle !* Jusqu'à présent, pas une doctrine n'est encore arrivée à satisfaire tout à la fois : l'idéal et la raison ; le matérialiste et le spiritualiste, le déshérité et le privilégié. Aucune n'a même songé à *l'obligation* où se trouve la société, de *justifier la cause des inégalités inhérentes à la vie*, autrement que par le hasard ou la fatalité. Et cependant l'*esprit de révolte*, qui remonte à l'histoire de la création, et qui, de tout temps, a hanté l'humanité, n'a pas *d'autres causes !*

***

Le monde scientifique est réfractaire à tout ce qui n'est pas conforme à l'enseignement officiel. Les savants sont généralement les derniers à s'intéresser aux innovations. Ils en sont encore à nier la possibilité de phénomènes, dont les causes ne seraient pas conformes aux lois physiques de notre terre. Mais actuellement, la réalité de certains phénomènes, d'ordre spiritique, ne pouvant plus se nier, sans faire preuve d'une ignorance de mauvaise aloi, en raison de leurs importances scientifiques ; c'est à la science qu'appartiennent le droit et le pouvoir de faire la lumière sur l'obscurité dont on entoure à plaisir ces manifestations, que de parti-pris l'on recule d'éclaircir. Cependant, en présence de la persistance demi-séculaire de ces phénomènes troublants, il a bien fallu se

décider à reconnaître : qu'il existe, et même qu'il a existé de tout temps, une force occulte, dite inconnue, ignorée des écoles officielles ! Pourquoi ce dédain ? Pourquoi ce mépris ? Le devoir n'est-il pas d'en connaître l'origine et le but ? Ce qui est indéniable, c'est qu'il résulte de ces études expérimentales, faites par les sommités scientifiques les plus courageuses et les plus respectables, d'un peu tous les pays, dont les noms sont connus du monde entier, qu'au moyen de certaines pratiques ou de certaines aptitudes naturelles, il est possible de produire des phénomènes en contradictions réelles avec nos lois physiques et physiologiques. Le grand intérêt qu'offrent ces phénomènes est moins dans les faits par eux-mêmes, que dans *la nature de l'agent qui les produit*. Cependant, c'est le contraire qui arrive. Nous ne voyons nulle part, dans le monde officiel, trace sérieuse de préoccupations relatives à l'*origine* de ces faits. Nous voyons, au contraire, que l'on s'efforce d'en ridiculiser la pratique, d'en avilir les conséquences afin d'obtenir un peu de paix par le *silence !* Ceci suffit pour nous faire comprendre que la réalité de ces faits est suffisamment acquise pour troubler la sérénité caduque de nos positivistes. Obligés aujourd'hui de se prononcer sur la cause de ces faits, incontestablement stupéfiants, nos savants s'en tirent assez piteusement, en lui donnant le nom de force *inconnue !*

Il est évident que l'on redoute les conséquences de ce que l'on entrevoit ; et qu'il y a parti-pris pour en éloigner, le plus possible, la solution. Eh bien, nous avons de fortes présomptions pour admettre tout simplement : « que ces « phénomènes, dans l'ensemble de leurs variétés psychiques et spiritiques, sont « le fait des trois agents vitaux connus sous les noms d'électricité, magnétisme, « psychisme, d'une nature différente de celle de notre terre, appartenant à l'au- « delà. Forces sidérées et êtres cosmiques, naturellement dépourvus d'apparence « matérielle. » Ceci explique l'intervention d'un *médium !* Etre spécial, dont la constitution élémentaire, mi-terrestre, mi-cosmique, est sans défense contre la capture d'une partie de ses sens et de ses organes. Pour tout penseur, libre de toute attache, qui a vu et médité, c'est la seule solution satisfaisant le bon sens.

***

Bien avant l'ère chrétienne, l'étude a produit une philosophie, tellement élevée par son esprit moral, tellement rationnelle, qu'elle a anticipé sur les inductions des recherches et des spéculations du spiritualisme nouveau. De cette philosophie est sortie la religion bouddhique. Bouddha signifie : être illuminé d'une intelligence supérieure à celle des hommes. Le Bouddhisme n'admet pas de Dieu créateur et dispensateur. Il veut que le *Karma*, ou le sort, dépende de causes engendrées par nous-mêmes. Il veut que notre vie terrestre soit une conséquence de nos existences antérieures. Nous préparons donc tous, dans cette vie, la nature du canevas sur lequel se déroulera notre existence future. Notre destinée est relative aux efforts de notre être moral, pour dompter les

impulsions de notre être physique, plus ou moins soumis à ses instincts par trop matériels. Chaque renaissance apporte avec la *même âme*, une personnalité nouvelle. Là, s'arrête notre accord avec le Bouddhisme. Comme toutes les doctrines qui n'admettent qu'*une cause*, le Bouddhisme était destiné à se diviser en deux camps. D'un côté, il y a l'école du nord; de l'autre, l'école du sud. L'une reflète nos aspirations spiritualistes ; l'autre nos idées matérialistes. Leur *Nirvâna*, but final de la vie universelle, aboutit à confondre le *moi personnel, dans le grand moi impersonnel!* C'est la glorification du principe autoritaire sous son aspect néantiste le plus pernicieux, le plus destructeur de la vraie morale, dont l'idéal est : *Justice par l'égalité absolue; Sacrifice par réciprocité inéluctable ; Fraternité par solidarité inévitable; Amour par liberté entière!*

Notre conception *terrienne*, sur le Nirvâna de la religion de l'avenir, ne peut qu'être *un reflet de la vraie morale!*

Par la vision extatique dans l'au-delà, de groupes d'êtres terriens, où l'union harmonieuse des êtres chers, ou sympathiques, comble de bonheur et de bien-être; où, par l'attraction irrésistible de certaines analogies contraires, l'amour unit les sexes dans une étreinte enivrante, toujours plus radieuse, par la suavité des charmes physiques et l'attrait croissant des affinités de leurs âmes et des satisfactions de leurs cœurs. Le tout réunissant dans ce couple demi-divin une somme de réalité et d'idéal, dont l'élévation grandit par la *possession!*

Ce qui, en vertu de la loi des contrastes, est l'opposé de ce qui se passe sur cette terre, comme dans tous les milieux inférieurs où la répulsion se substitue immédiatement à l'attraction, sauf de rares exceptions.

***

Ce que nous savons de l'univers nous démontre : que tout commence par être mal, pour arriver à un bien éternellement relatif !... Qu'en conséquence, tout est le produit de transformations incessantes et éternelles ! Que cette dualité, ou évolution universelle, a pour cause initiale, la prédominance alternative de deux entités sexuelles, que nous distinguons sous les noms, bien impropres, de matière et esprit. Que ces deux essences génératrices sont contraintes de *s'unir* pour produire l'existence de choses contraires, source de la vie physique et morale, sans jamais craindre de voir ces entités génératrices *confondre* leurs : lui et elle, dans un cosmos unique.

Ce qui nous différencie de toutes les doctrines dualistes, c'est que toutes envisagent, comme un triomphe moral, la suprématie absolue de l'une des deux causes évolutionnistes, au détriment de la vaincue. *Væ victis* est un précepte qui se qualifie de lui-même.

Tandis que nous repoussons, comme contraire aux principes de la vraie morale, la glorification de la force violant le droit, chère au vieux monde clérical et autocrate. Pourquoi aspirer à la suppression de la matière, qui, comme le

phénix, pour affirmer la nécessité de son être, renaîtrait de ses cendres ? Pourquoi désirer le règne de l'esprit pur, où s'anéantiraient toutes nos sensations ?

Ce qui existe, existera toujours comme cause, les faits seuls subissent des transformations continues, sous les efforts perpétuels d'un progrès incessant. Une prédominance alternative ; entre l'esprit et la matière ; entre : lui et elle ; entre le corps et l'âme ; entre : l'au-delà et la terre ; sans qu'il soit jamais possible d'anéantir *l'égalité* de leur puissance, comme de leur attribut ; d'où découle leur droit à la *vie éternelle !*

***

La nature essentiellement morale du sujet qui nous préoccupe, m'a forcé de mettre un pied dans le domaine de la métaphysique. A ce propos, je crois utile de citer un passage de la revue « La Coopération des Idées » que dirige, avec un rare succès, M. Deherme. Dans sa critique sur « La Rénovation religieuse » de M. A. Alhaiza (1), M. Deherme dit : « L'auteur ne quitte point les régions brumeuses « de la pure métaphysique, où toutes les opinions sont également démon- « trables, ou plutôt indémontrables, puisque l'expérience ne les peut vérifier. « Nous ne voulons pas dire que la métaphysique doit être dédaignée, elle est et « sera toujours la plus précieuse faculté de l'humanité. Toujours l'homme, et c'est « ce qui fait sa noblesse, se demandera : quel est le principe des choses, et quelle « est leur fin. La métaphysique est *nécessaire.* Elle est un besoin de l'âme, d'au- « tant plus vif, que celle-ci est plus élevée. Comme l'a dit Guyau, « elle se ratta- « che à la source même de la vie ». Mais il ne faut pas chercher à donner ses « spéculations comme des certitudes, — et surtout, n'en pas faire des articles de « foi. C'est cependant ce que fait M. Alhaiza. De la vieille hypothèse dualiste, il « espère une rénovation religieuse. »

Hypothèse pour hypothèse, l'idée d'une dualité est féconde en *réalités ;* tandis que l'unité reste obscure et impénétrable par son isolement. L'une est la lumière ; l'autre est les ténèbres, la voie aux mystères. Il est vrai, qu'avec un peu d'imagination, il est possible de constituer un système appelé à satisfaire certaines aspirations. Mais l'auteur ne saurait se prévaloir de cette approbation partielle, pour se croire autorisé à en *imposer la foi* au reste de la société. Il me semble que la métaphysique, qui est du domaine de l'imagination (essentiellement créatrice) doit avoir, comme la physique, son critérium. Dans l'ordre physique, en frappant par son apparence nos sens physiques, *le fait* devient une vérité qui s'impose au sens commun. C'est là son critérium. Dans l'ordre métaphysique, *le fait*, dénué d'apparence objective, ne peut être admis comme réalité, qu'à une condition : c'est qu'il satisfasse tout à la fois : l'idéal et la raison ; en

(1) M. Deherme, directeur de *La Coopération des Idées*, 17, rue Paul-Bert. — M. A. Alhaiza, directeur de *La Rénovation*, 250, faubourg Saint-Antoine.

conciliant toutes les prétentions, toutes les aspirations ; non pas seulement d'une portion de la société, mais de la société entière ; sous réserves, bien entendu, des intelligences murées. Il faut surtout que le fait ait le pouvoir de combler le vide que laisse l'âme humaine, ce mutisme *voulu* de la science, sur le principe des choses — et les fins de la vie !

C'est là le véritable critérium de l'ordre métaphysique. Et, c'est celui sur lequel je me fonde. Je réserve le côté physique, admis sous le nom de faits spirites, que je me propose de traiter dans un article prochain.

STANISLAS DISMIER.

Saint-Maur, le 7 mai 1897.

AUTRE POINT DE VUE

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE SUR « SYN'THÉON' »

Je retrouve, dans mes papiers, la note suivante, écrite il y a déjà quelque temps, et qui est, avant tout, un point de repère pour des développements ultérieurs. Mais, vu la question soulevée par M. Dismier, il m'a semblé qu'il y avait peut-être lieu de publier présentement, et telle quelle, cette brève notation, comme jalon indicateur d'un autre point de vue (qui concorde avec celui de l'Humanité intégrale, des Harmonies progressives et de Syn'théon'). Je dois ajouter d'ailleurs que M. Dismier, en ayant pris connaissance, n'y oppose pas de contradiction. Il objecte seulement l'impossibilité d'une réalisation immédiate et la nécessité du point de vue qu'il préconise, pour une phase intermédiaire. Pourtant, le meilleur moyen de soutenir une idée n'est-il pas de la considérer déjà dans l'action, de la vivre, et de tendre à la faire rayonner immédiatement, fût-ce dans un cercle minuscule, pour commencer ? Mais je n'insiste pas davantage ; car il s'agit seulement d'une double exposition d'idées, et non d'une discussion qui ne serait pas ici à sa place, en ce même numéro.

Voici la note en question :

⁂

La fin des religions — par cessation de fonction.

Les religions ont été les unificatrices *partielles* et *artificielles* des foules, par suggestion d'idéal ou de terreur.

Elles deviendront inutiles, dès que les foules (ou collectivités inconscientes) feront de plus en plus place aux Harmonies (ou collectivités conscientes). Elles n'auront plus de raison d'être. Et je n'entends pas seulement les religions théocratiques, mais aussi leurs succédanées plus modernes, issues de l'action

de la libre pensée sur le besoin de groupement. Exemples : les religions — patriotique, humanitaire, collectiviste, anarchiste, etc., ne sont que des phases transitoires destinées à s'évanouir successivement devant la réalisation progressive de l'Humanité intégrale consciente. — La religion de l'Humanité, par exemple, suppose encore un écart, un abîme, une inaccessibilité entre l'être individuel et l'être collectif ; l'Humanité n'y apparaît que comme un idéal vers lequel on doit tendre, sans que cet idéal puisse devenir une réalité concrète, consciente elle-même. Dans l'Harmonie humanitaire, au contraire, rien de semblable. Chacun, se sentant sur la voie qui doit le conduire à *s'identifier* graduellement avec l'Humanité, ne voit plus dans l'Humanité un *non-moi* supérieur, mais simplement une forme supérieure où se retrouve son propre *moi*, associé d'amour avec d'autres *moi* qu'il possède par identification et dont il est possédé. — Dès lors, nous sortons de la religion, du dogme, du culte, du rite, — c'est-à-dire du concept abstrait et de l'acte symbolique, — pour entrer simplement dans un élargissement de la vie.

Oui, nous sommes convaincus que les religions, toutes les religions, touchent à la fin de leur raison d'être ; mais nous estimons qu'en dehors du concept des Harmonies progressives, — concept éminemment immortaliste, — une telle conviction ne saurait être qu'un leurre.

Nous prions toutes les écoles d'avant-garde d'y réfléchir, avant de continuer encore à traiter l'immortalisme avec dédain. Leurs conceptions, en restant néantistes, ne pourront être que des formes, plus ou moins salutaires, du suggestionnisme des foules, — donc des religions. Seul l'Intégralisme immortaliste, par la mise en œuvre des principes d'amour et de liberté, peut nous sortir enfin de cette ornière, nous arracher à un culte quelconque de l'abstrait, en faisant des hommes une Humanité, en faisant des individus une Harmonie, c'est-à-dire une conscience divine réalisée en elle-même.

***

En relisant cette note, je m'aperçois qu'elle a grand besoin d'éclaircissements. Aussi, à défaut des développements qu'elle comporte, me faut-il au moins y ajouter quelques mots.

Les êtres humains peuvent se relier de deux façons : soit indirectement, par l'intermédiaire d'un élément surhumain (être ou principe), soit directement, par les affinités mutuelles.

Le premier procédé correspond particulièrement à une certaine période de l'Humanité, période d'enfance et d'adolescence ; le deuxième procédé doit être la conquête de l'âge adulte.

Une comparaison du petit au grand me fera mieux comprendre. Dans une famille, les jeunes enfants, pour sentir leur union, ont besoin d'avoir recours à

leurs parents, ou du moins à quelqu'un de plus grand qu'eux, qui les couvre d'une égale protection. Mais, lorsque nous arrivons à l'âge adulte, la raison et les spontanéités du cœur se développent, l'émancipation se produit peu à peu, parents et éducateurs deviennent de plus en plus des égaux pour nous; nous commençons à préparer nous-mêmes notre vie et nos relations; — des attirances nouvelles, d'une puissance jusqu'alors inconnue, et libres de toute attache d'éducation, nous sollicitent en nous ouvrant les révélatrices destinées de l'amour; nous devenons des créateurs par la chair, et, si nous avons su comprendre toute la voie, nous devenons des dieux par le cœur et par l'esprit.

Il est vraisemblable qu'il en soit à peu près de même de l'Humanité. Avec cette différence que, pendant le cours de ses jeunes siècles, ses ascendants ou ses éducateurs ne lui apparaissant qu'à travers un mystère, son éducation est couverte d'une brume de mysticisme, comme d'un voile. De là toutes sortes de déviations, d'aberrations, qui font de l'enfance et de l'adolescence de l'Humanité un long martyrologe. Enfin la raison s'éveille; l'Humanité essaie de voir au-dessus d'elle un principe supérieur purement rationnel qui serve de lien à toutes les intelligences, mais dans cet effort de métaphysique elle se heurte à des contradictions, à des antinomies qu'elle n'est pas encore à même de résoudre; alors elle se rabat sur les faits, elle échafaude les connaissances positives, elle les coordonne, elle en dégage des idées abstraites, d'un ordre plus accessible, et elle essaie encore d'en faire son lien. Mais le vaste monument issu de ce prodigieux effort lui semble bientôt trop bas et trop sombre; il manque d'échappées vers la pleine lumière. Or voici que des ouvriers audacieux, avec des matériaux plus subtils, le surmontent d'un observatoire imprévu, et tout un domaine invisible se découvre. Les grandes figures d'ancêtres dont on nous avait fait des idoles ou des dieux, se révèlent à nous comme de simples frères aînés, dans la clarté limpide; et l'Humanité commence à sentir en elle les tressaillements de l'âge adulte. Elle perçoit enfin l'exemple des régions où l'âge adulte est accompli; elle comprend que ce n'est plus en dehors d'elle-même qu'elle doit trouver le lien de ses composantes, mais dans la propre intimité de son être collectif. Elle cherche alors sa voie dans la surabondance de ses affinités, qu'elle avait sacrifiées jusque là à toutes sortes de conceptions abstraites. En s'émancipant de l'âge neutre, elle découvre — ô merveille! — toutes les puissances de l'amour, libre, sincère et ardent, aux combinaisons impérissables. Les couples vrais se constituent, — premier degré de l'être collectif harmonisé. Et à mesure que les couples sortent de la période des tâtonnements et des épreuves qui en vérifient l'affinité exacte et l'indissolubilité, à mesure que les primaires nuages de jalousie se dissipent au grand soleil, faute de raison d'être, — les liens les plus affectueux s'établissent d'eux-mêmes entre les êtres doubles, bi-polaires, resplendissants de joie et de beauté, entre ces couples de l'avenir qui ne craignent pas de se verser mutuellement leurs âmes, pour se connaître mutuellement, pour

s'entre-charmer, et constituer ainsi des êtres collectifs conscients, — des Harmonies.

Alors on ne se solidarise plus par devoir, mais par joie; le devoir se transfigure dans le bonheur... Ceci d'ailleurs suppose toute une concomitante rénovation économique ; mais on ne peut envisager tous les aspects d'une question en quelques lignes.

J.-CAMILLE CHAIGNEAU.

NOTA. — Voir les articles : « L'Humanité intégrale » (Janvier 1896); « Naturalisme immortaliste » (Mars 1896); « Principe d'amour » (Juillet 1896); « Amour de couple » (Août 1896); « Syn'théon' » (Novembre 1896); « Hyperchrysanthème », poésie (même numéro); « Sur Montmartre », 3e partie, (Mars 1897); etc.

Voir, d'autre part, dans *La Survie* (que vient de publier Mme Noeggerath et dont nous avons déjà reproduit quelques extraits) les pages attestatrices de l'amour immortel de couple (p. 254 et suiv.), — ainsi que le chapitre sur les religions, par exemple la manifestation de « l'Oriental » intitulée « les Dieux », qui se termine ainsi : «... Hommes! aimez-vous, soulagez-vous mutuellement et rappelez-vous « toujours que vous n'avez que des frères dans tous les êtres de « la terre et de l'espace... Que les mondes de l'espace et le monde terrien mar- « chent donc unis. N'appelez point le secours des dieux, vous marcherez plus « vite; et les dieux des temples abandonnés, n'étant que vos *frères aînés*, « apporteront leurs dons à pleines mains dans le recueillement de vos demeures, « dans l'harmonie de vos familles. » (P. 282).

PYTHAGORE RÉINCARNÉ (1)

« C'est de l'Orient que vient la lumière. » La civilisation imite le soleil. Le jour physique et le jour de l'esprit se lèvent au même point. Les penseurs d'aujourd'hui iront chercher dans l'Inde des rayons qu'ils avaient dédaignés, ou quelque Mage viendra tout-à-coup qui éblouira l'Occident.

La plateforme d'une tour du palais de Rijis. C'est le matin. NEHOR *est venu observer le coucher des astres et le lever du jour.*

NEHOR, *tourné du côté du couchant*

Les astres vont, tombant, au loin, dans les mers fraîches.
Les verts chevaux marins pourront paitre en leurs crèches

(1) Fragment de la *Divine Magie*, poème, qui paraitra prochainement chez Ollendorff. — L'auteur de ces puissantes et belles œuvres qui s'appellent *La Révolution, la Chanson panthéiste*, etc., est de ceux qui n'ont pas besoin d'être présentés; mais nous tenons à remercier Marc Amanieux de la haute preuve de sympathie qu'il nous donne en nous offrant cette primeur de son nouveau poème. — N. D. L. R.

Des Diamants mêlés aux branches du corail.
(Il se dirige du côté du levant.)
Le grand plafond du ciel est peint comme un vitrail ;
Il tourne et se fleurit en cent métamorphoses.
(L'aurore apparaît.)
Après les yeux d'argent, voici les seins de roses ;
L'Aurore est une vierge au torse radieux ;
Puis le Soleil unique, au bleu jardin des cieux,
Va monter plus royal que les rois des Golcondes.
(Le soleil, au bord de l'horizon, montre le sommet de son disque.)
(Nehor lève les bras vers l'astre.)
O Soleil ! ô lumière ! ô sœur qui me secondes !
A nous deux nous faisons le monde étincelant.
Tu vas couverte d'or, je marche ceint de blanc
Nous fécondons chacun tout l'être d'une flamme:
Toi, le sol par ton feu, moi, l'homme par mon âme!
(Il se penche et désigne le palais de Rijis.)
Ceux qui dorment en bas ignorent mon vrai nom.
Je suis humble ; je prends pour monture un ânon,
Et la graine du riz suffit seule à ma bouche.
Donc au pays chrétien, où le soleil se couche,
Moi, le Mage Nehor, thaumaturge inconnu,
Pour servir les savants du Nord, je suis venu.
Il m'a plu chez ce Maître, âme mal délivrée,
De cacher mes desseins ainsi sous sa livrée ;
Il me dit « Viens, » je viens ; il me dit « Va, » je vais ;
Je ne me souviens plus du haut rang que j'avais ;
J'attends l'heure où, prenant une place première,
Je pourrai luire ainsi qu'en fantôme en lumière,
Et sur Paris nocturne et l'homme suppliant,
Ressuciter, pareil au soleil d'Orient !
(Un silence pendant lequel il contemple Paris qui s'éveille et se remplit de murmures.)
Paris !... Quelle pitié !... Splendeur de la matière !...
Tous ces palais ne sont au fond qu'un cimetière,
Tombeaux de corps vivants où l'esprit meurt, nié.
Ah ! honte à l'eau du puits, honte au blé du grenier,
Si le corps ne sert pas ensuite à nourrir l'âme !
A quoi bon cette terre où tout ce qu'on acclame,
Richesse, gloire, amour, ne vit jamais cent ans,
Si, plus près de la coupe, et dans les cieux montants,

L'homme immortel n'ayant plus de chair qui périsse,
N'a pas l'éternité suprême pour nourrice
Et ne boit cette joie enfin d'être divin.
Les insensés ! il sont tous emplis de gros vin ;
Leur raison est tombée ivre près d'une borne,
Et c'est en vain qu'astral, derrière leur ciel morne,
Platon leur tend encor des bras désespérés.
Les devanciers, pour eux, ce sont les arriérés.
Ils disent à leur Christ : « Docteur, où donc est l'âme ? »
Certes ! ils savent tendre aux éléments leur trame :
O foudre, aigle de braise, ils t'ont prise en leurs rêts !
Sur les eaux, sur les monts, dans l'air, dans les forêts,
Ainsi qu'on saisirait des lions aux crinières,
Ils ont fait, en passant, des Forces prisonnières,
Et mille lois déjà travaillent dans leurs mains.
Ils se croient déjà dieux puisqu'ils sont plus qu'humains.
Mais c'est trop peu d'avoir la Terre pour esclave,
Car les voilà formant de la chair d'une lave,
Poursuivant l'esprit pur dont nous nous animons,
Et cherchant, ô folie, en leurs maigres poumons
Le souffle qui fera respirer leur statue !

(Il se croise les bras.)

C'est bien ; jusqu'à présent ma science s'est tue,
Mais, quand je les verrai lassés, humbles, déçus,
J'appellerai Bouddha, j'appellerai Jésus,
Ceux qu'ils n'ont pas compris, ceux qu'ils cessent de croire,
Je leur dirai la vie, et sa source, et sa gloire,
Et le secret des morts appris à leurs aînés.
C'est que toujours, ainsi qu'aux champs les lis sont nés,
Les pures vérités ont parfumé la terre ;
C'est qu'avec l'immortelle en or, que rien n'altère,
Le jardin de l'Hadès fut promis aux souffrants ;
C'est qu'avec l'hélianthe et les jaunes safrans
Tous les soleils des cieux furent offerts aux hommes ;
Et telle est la douleur de ces jours où nous sommes
Que les cœurs et les yeux, longtemps tournés ailleurs,
Ont oublié les champs et n'en voient plus les fleurs.

(Il élève les mains.)

Et pourtant, ô grand ciel, quelle Grâce est la tienne !

(Un silence. Il se penche et s'adresse de nouveau à Paris.)

Ces humains ont sculpté l'acanthe corinthienne,

De l'ogive ils ont fait une flamme en granit ;
Ils pensent que leur art est seul sous le zénith
Et seule la splendeur de leur beauté de fange.
Qu'ils partent donc, saisis dans les bras de l'Archange !
Un ciel ! L'air est d'azur et l'étoile est de feu.
Montez ! Un second ciel ! L'azur, qu'est-il ? Plus bleu.
L'astre qu'est-il ? Plus pur. L'homme qu'est-il ? Plus homme.
Montez ! Un autre ciel, que nul mortel ne nomme !
L'azur, qu'est-il ? Saphir. L'homme, qu'est-il ? Esprit.
Montez ! Un autre ciel, que nul mot ne décrit !
L'azur, qu'est-il ? Lumière. Et qu'est l'homme ? De l'âme.
Eh bien ! plus haut encore, Archange aux bras de femme ;
Emporte-nous plus haut, dans le suprême lieu !
L'azur, qu'est-il ? Du rêve. Et l'homme ? Il meurt en Dieu.
Oui, de Pan tout descend, oui, vers Pan tout remonte ;
Puis, à côté de Pan, le Temps éternel compte
Les heures du voyage en un bleu sablier.
O mortel, fils d'Adam, garde-toi d'oublier
Quel est ton vrai destin jusqu'au sépulcre extrême.
Aime en ton premier ciel ; dans ton second ciel, aime ;
Aime avec ton cœur doux, comme aimerait le miel.
L'âme prend, en montant, la couleur de son ciel ;
Et c'est pourquoi l'on voit, dans la suite des lieues,
Sous des azurs plus bleus, des idylles plus bleues ;
C'est pourquoi les vieux maux avec les vieilles chairs
Font une même cendre en fuite dans les airs,
Pourquoi l'époux, assis toujours plus près de l'Etre,
De serf, devient un prince et de disciple un Maître,
Et pourquoi l'épouse offre un amour inconnu
Dans l'étincellement chaste de son sein nu !

(Il étend les bras au-dessus de Paris.)

Paris, je t'apprendrai les arcanes sublimes.

(Regardant le soleil.)

Maintenant, ô soleil, éclaire nos abîmes.

(Contemplant tout le ciel.)

Et vous, hommes des cieux que j'évoque parfois,
Préparez-vous pour l'heure éclatante où je dois,
Près de la douce Mort aux ailes de colombe,
Vous montrer clairs et beaux et chantant sur la tombe !

Marc Amanieux.

LECTURES ET NOTATIONS

Les Radiographies du Commandant Tégrad

Dans le numéro de Mars, nous avons parlé incidemment des radiographies de M. le commandant Tégrad, et nous avons promis de revenir sur ces expériences, qui sont d'une grande importance.

Reportons-nous donc au numéro de Janvier de *La Revue scientifique et morale du Spiritisme.* Notre confrère reproduit par la phototypie deux documents radiographiques, où se trouvent figurées, d'une part, une bouteille, d'autre part, une bouteille et une tête. Le tout accompagné d'un procès-verbal dont voici les parties principales :

« Le 2 mai 1896, me trouvant chez un de mes amis, photographe amateur, M. Aviron, demeurant 32, rue d'Entraigues, à Tours, et lui ayant parlé des clichés que j'avais influencés en leur présentant la pointe de mes doigts, en pleine obscurité, celui-ci se récria sur une semblable impossibilité, formulant des objections scientifiques pour m'en démontrer l'impossibilité.

« Devant mon assurance, il m'engagea à monter dans son cabinet noir. Là il me mit entre les mains une plaque *Lumière,* afin de lui prouver expérimentalement mes assertions.

« Je la pris entre les deux mains, ne la touchant que sur les rebords, par l'extrémité des doigts. Au bout de 5 minutes, il la met dans le bain révélateur. A sa grande stupéfaction, il en est sorti une plaque très marquée par les fluides, d'une manière tout à fait spéciale qui j'ai appelée le bouillonnement. . »

Au cours d'une autre expérience, le 27 mai, M. Aviron dit à M. Tégrad que si l'on pouvait représenter un objet, le phénomène deviendrait remarquable.

« Ici, dit M. Tégrad, je dois rentrer dans quelques détails. M. Aviron venait de me verser un verre de vieille eau-de-vie, j'avais conservé la bouteille sous mes yeux pendant une demi-heure, et j'avais manifesté l'intention d'y goûter de nouveau, disant par plaisanterie, sinon par gourmandise, que cela me donnerait du fluide. Alors je pris une plaque dans le bain, que je touchai, côté verre et non côté gélatine. Je pensai d'abord à une table ; ma pensée glissa ensuite sur l'image d'une chaise, qui s'évapora encore pour s'attacher définitivement à la bouteille, dont je venais de déguster la contenance. — L'image de la bouteille fut fixée sur la plaque... »

Voici maintenant l'expérience du 5 juin :

« M. Aviron m'ayant dit que, pour écarter toute objection, due au hasard ou à une coïncidence, il serait intéressant d'obtenir une seconde bouteille par le même procédé, nous convînmes d'essayer.—Il ne manqua pas de me faire boire de la même vieille eau-de-vie, ni moi de regarder longtemps la bouteille. — Etant monté au cabinet noir, j'essayai du même procédé que précédemment, mettant mes doigts côté verre. Lorsque nous avons vu les doigts marqués, nous

avons retiré la plaque, fixée et lavée, et enfin cherché la bouteille que nous avons trouvée. — Mais le lendemain, tirée sur papier, ce qui nous a le plus frappés, a été une figure de femme, avec une coiffe caractéristique... »

M. Tégrad ajoute diverses particularités qui tendent à prouver que non seulement il y avait sur la plaque une figure, mais que cette figure était celle d'une personne décédée dont l'identité put être établie.

Ce procès-verbal, signé de M. Tégrad, est contresigné : Léon Denis, Aviron, E. Forget, M. Forget, Berthe Forget.

« Nous ne saurions trop insister, ajoute la rédaction de *La Revue scientifique et morale du Spiritisme*, sur l'importance considérable de ces expériences, qui ouvrent à l'investigation des champs nouveaux et immenses. — La création fluidique par la volonté se décèle avec une évidence certaine. Dès lors, nous pouvons comprendre que cette émanation qui a une existence réelle, objective dans l'espace, puisse se matérialiser lorsqu'on accumule de la matière dans cette forme... »

Mais notre confrère fait aussi observer que, en même temps que l'on constatait la trace irrécusable de la psyché humaine, une autre influence, venue de personnalités invisibles, témoignait de son action, indépendamment de la volonté de l'opérateur. « A côté de la pensée s'extériorisant, il y a des intelligences libres qui se servent parfois de la force vitale qui sort du corps des médiums et des magnétiseurs, et qui l'emploient à produire, dans leur périsprit, les modifications nécessaires pour qu'il puisse agir sur la matière physique, qui en gardera l'empreinte. — Ici on ne peut invoquer une création simultanée et inconsciente d'une seconde pensée de notre ami Tégrad, puisqu'il n'avait jamais vu Sophie pendant son passage sur la terre... »

Citons encore ces fragments de la conclusion : « On avait tenté de ne voir dans les photographies spirites, lorsqu'elles sont sincères, que la photographie de la pensée du médium... Le nouveau document de M. Tégrad, qui sur la même plaque obtient les deux genres de manifestations, est une grande leçon qui doit nous mettre en garde contre les conclusions hâtives ou trop absolues. »

M. le commandant Tégrad a bien voulu nous communiquer quelques échantillons de ses nombreuses expériences. Voici, par exemple, une épreuve intitulée « Le Cyclone ou la Colère ». C'est un tourbillon de fluides, en vortex et en spirales, de l'aspect le plus tourmenté, et figuré par des nervures très nettes. Sept lignes transversales, très caractérisées, forment comme une spéciale signature. Sur le verso de l'épreuve on lit : « 23 juin 1896. Obtenu par le commandant Tégrad en plaçant une plaque au-dessus de son front un jour qu'il était très en colère. » Suit une interprétation imagée de la radiographie : « L'ouragan tournoie, la pluie tombe à torrents, on dirait le déluge... »

Voici une autre épreuve, plus calme, qui semble représenter les circonvolutions du cerveau. « Plaque placée sur le front, côté gélatine, par le commandant

Tégrad pendant 10 minutes. » On remarque encore les mêmes lignes transversales.

D'autres photographies représentent des objets divers et même de l'écriture. La formation des lettres laisse peut-être un peu à désirer sous le rapport calligraphique ; mais il est impossible d'attribuer au hasard ou à un accident ces traces vigoureuses qui témoignent d'une volonté bien accusée, et nous avons tout lieu de croire que M. Tégrad arrivera de plus en plus à des résultats tout à fait remarquables.

***

J'avais une page toute prête sur l'article, si attachant, que M. Lucien Le Foyer a publié dans *La Revue Féministe* de janvier, sous ce titre : *L'Avenir sexuel*. Obligé de l'ajourner, faute de place. J'aurais voulu, d'autre part, parler du bel article de Mme Potonié-Pierre dans *La Question sociale* de janvier-février : *La Joie de vivre*.

Diverses impressions, en notes vives et concentrées, au cours des événements : obligé de les sacrifier aussi pour cette fois. Je mentionnerai seulement une spirituelle causerie de M. Jean-Bernard sur François Coppée, au Théâtre mondain, et, à la salle de la Société de Géographie, une conférence aussi claire que documentée sur la Longévité humaine et la Médecine dosimétrique par M. le Dr Chazarain.

J.-C. C.

LIVRES ET REVUES

Ouvrages dernièrement reçus : *Dire du mieux* (*L'Ordre altruiste*), par René Ghil (Bibliothèque de l'Association, 17, rue Guénégaud). — *Comment on devient Alchimiste*, traité d'Hermétisme et d'Art spagyrique (avec quatre portraits et nombreuses figures; Préface de Papus), par F. Jollivet Castelot, Directeur de *L'Hyperchimie* (Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie). — *La Dosimétrie devant l'Homéopathie et l'Allopathie*, par le Dr P.-A. Desjardin de Régla (Institut dosimétrique du Dr Burgraeve, 21, place des Vosges). — *Critique de Combat* (3e série), par Georges Renard, Directeur de *Revue socialiste* (Société libre d'édition des gens de lettres, 12, rue d'Ulm). — *Le rôle de la Coopération et son application pratique*, par Henry Buisson (Imprimerie Nouvelle, 11, rue Cadet). — *Du pain pour tous*, par Fore-Faure (Bordeaux, 60, rue Naujac). — *La Rénovation religieuse*, par Adolphe Alhaiza, Directeur de *La Rénovation* (250, faubourg St-Antoine.) — *Una nuova teòrica* (en 3 parties) par Ugo Bertossi (Udine). — *Quattro Sonetti*, productions médianimiques publiées et commentées par Ugo Bertossi. — *Guérison immédiate de la peste et de toutes les maladies infectieuses*, par Un ami de l'Humanité (Bureaux de la Plume Libre, 8, cours Charlemagne, Lyon). — *Spiritismo non è Satanismo*, par Vincenzo Cavalli (Napoli). — *Intro-*

duction au Spiritualisme expérimental moderne, par M.-T. Falcomer; traduit de l'Italien par G.-Ch. Descormiers (Librairie des Sciences psychiques, 42, rue St-Jacques).

Nouveaux échanges : *Le Réformiste, La Vendée républicaine, La Paix par le Droit, Le Sociétaire, L'Enclos, L'Echo du Merveilleux, La Plume Libre, Le Solidariste, Le Prévoyant de l'Avenir, Le Trimard, Demain, Mechveret, Linguo Internacia*, en langue Esperanto, (Uppsala), *Revista magnetologica* (Buenos-Aires), *Revista Espiritista de la Habana, Sbornik pro filosofii mystiku a Okkultismus* (Prague), *La Nuovissima Antologia italiana* (Napoli), *Democracia* (Buenos-Aires), *La Montana* (Buenos-Aires), *Le Bulletin de l'Harmonie*.

Dans *La Revue spirite*: L'Od comme véhicule de la force vitale (X.); Réflexions philosophiques (P.-G. Leymarie); Histoire de Katie King (B. de Laversay); Recherches sur les identités des Esprits (J. Larroche); Phénomènes de vision (J. de Kronhelm); les Dessins médianimiques de M. Secundo Oliver; etc.

Le Lotus Bleu: Sous l'arbre Bodhi (Luxâme); les Aides invisibles (C.-W. Leadbeater); Récentes découvertes en Babylonie (H. de Castro): l'Occultisme et les arts occultes (H.-P. Blavatsky); le Panthéisme (Dr Pascal); le Congrès de l'Humanité (la Rédaction); Echos du monde théosophique (D. A. C.); etc.

Toujours à recommander : *Les Petits Plaidoyers contre la guerre*, publiés par Edmond Potonié-Pierre, à Fontenay-sous-Bois (Seine).

Simple Revue : D'une tendance d'art naturel et d'émotion délicate. A lire, par exemple, dans le numéro du 15 Mars : « La Comédienne », comédie en 1 acte, par Fernand Hauser.

Dans *La Critique*, du 20 janvier, un éloquent article de Jules Bois, que nous n'avons pas eu encore le loisir de signaler. Sous ce titre « A propos de *L'Eve nouvelle* », l'auteur, bravement, tient tête à diverses objections qui furent émises dans la grande presse au sujet de sa dernière œuvre.

La Revue des Femmes russes et des Femmes françaises a publié de nombreuses et intéressantes réponses au questionnaire d'enquête qu'elle avait formulé ainsi : — Quel rôle incombe à la femme dans l'évolution sociale? — Quelles sont les réformes que la femme est en droit de réclamer devant le code civil? — Par quel moyen peut-elle contribuer à l'élaboration des lois? — Comment la femme refera-t-elle la société?

Dans *Le Bulletin de la Presse* du 25 janvier, nous devons mentionner un important article, très documenté, de Papus, qui constitue une revue générale de « la presse néo-spiritualiste » en 1896.

Le Moniteur spirite et magnétique, de Bruxelles, continue la publication de la remarquable étude « Le Périsprit », par M. Ernesto Volpi, directeur du *Vessillo Spiritista*, de Vercelli. (Traduit de l'Italien).

(*A suivre*).

Le Gérant, J.-Camille CHAIGNEAU, 20, av. Trudaine.

Troyes. — Imp. E. CAFFÉ